



CLASSIQUES
GARNIER

BRAUD (Michel), DE SERMET (Joëlle), « Avant-propos », *in* BRAUD (Michel), DE SERMET (Joëlle) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Jacques Borel, l'imagination autobiographique*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16855-3.p.0010](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16855-3.p.0010)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2000. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

L'ŒUVRE de Jacques Borel, depuis *L'Adoration* (1965), n'a cessé de s'affirmer comme profondément exigeante. Tout entière portée par la recherche du passé, par la « folie de la trace », elle s'est développée en volumes d'autobiographie, de Journal, de récits, d'essais critiques, de théâtre ou de fragments. Cette diversité formelle ne doit toutefois pas occulter son unité, conférée par le souci poétique qui la sous-tend en continu et fait de la pratique littéraire une nécessité existentielle et un risque encouru. Unité, aussi, des thèmes et méditations : images d'enfance, d'amour, de perte, mélopée nostalgique et analytique qui dit et redit le « mal du retour » reconnu chez Du Bellay, Proust ou Léon-Paul Fargue.

Pourtant, et bien que cette œuvre ait été saluée comme telle à chaque nouveau livre, aucun ouvrage critique n'en a encore proposé une lecture d'ensemble. Les études réunies dans le présent volume, prenant en compte tout autant la cohérence que la variété de l'écriture de Borel, s'accordent à montrer comment elle contribue à une redéfinition de la notion de « confession », si galvaudée aujourd'hui.

L'ambiguïté presque insoutenable du rapport au temps, le soupçon porté conjointement sur la réalité et sur les prestiges de la littérature y ont en effet une large part. Les longues phrases en ruptures et en incidentes modulent avec lyrisme, selon une aspiration à écrire « comme on respire », la ferveur et la cruauté de la remémoration, inséparables. Ressassement, deuil inaccompli, suffocation vont en effet de pair avec l'exultation de la description et la reconstitution de ce qui fut, dans son éblouissante banalité. Le passé, saturé d'images, est la principale dimen-

sion du temps, au point de se substituer souvent à l'avenir tout autant qu'au présent. « *La mémoire m'est longtemps apparue comme la depositaire de l'être même* », lit-on dans *Journal de la mémoire* (JM, 8). Aussi l'une des tâches essentielles de l'écrivain est-elle de rappeler les morts par les mots, d'expier la disparition par la commémoration ou encore de chercher à racheter, noir sur blanc, des vies anonymes ou humiliées, comme celle de la mère de l'auteur, avec son interminable plongée dans la folie (*La Dépossession*). L'autre ambition reconnue, tout aussi démesurée, consisterait à annuler l'écart entre la temporalité réelle, intimement éprouvée, et celle de la littérature. « Ne pas laisser des instants hors de l'écriture », telle serait la tentation de l'auteur autobiographique. Tentation qui peut aller jusqu'à dupliquer intégralement, minute après minute, le vif de l'existence sur la page du carnet ouvert (*Un Voyage ordinaire*). De façon plus générale, la composition de chaque œuvre est dictée par une variation du décalage entre temps de l'écriture et temps vécu (retard, redoublement imparfait, substitution, avance épiphannique), comme si la nuance très précise de la perception temporelle dominant le moment de l'énonciation imposait à elle seule ses lois à la narration.

Le phrasé mélancolique de Borel est aussi tendu vers une conscience plus claire de la blessure intérieure, vers l'« élusif secret » qui toujours se dérobe ou se déporte. Le titre collectif un moment pressenti pour l'ensemble des textes autobiographiques n'était-il pas "*L'Homme en quête de son secret*" ? Si bien que l'acte d'écrire obéit à un mouvement de pulsation rythmique. Une première phase, qu'il faudrait qualifier de « narcissique », nécessite le repliement, l'« isolement », le « renforcement en soi » à des fins d'élucidation. Un deuxième mouvement, au contraire, tout « d'ouverture, de don, de générosité », offre en partage les trouvailles ramenées au jour par l'introspection. Thésaurisation et dilapidation, exploration et divulgation font que l'œuvre de confession contient des élans et des appels réitérés. L'ampleur du souffle et l'abondance de paroles en donnent la mesure, parfois l'urgence. L'« être de l'aveu », s'il se peint exilé

ou solitaire, n'est jamais un. Il est qualitativement imprévisible et quantitativement nombreux. S'inventant un double fantomatique et soulignant que la fiction n'est sans doute, pour tout sujet, que l'ordre de son propre réel, l'autobiographe se fait « romancier » de lui-même. Et puis, il y a cet « autre » énigmatique, ni identique à soi ni différent, et les deux pourtant en même temps, qui là-bas, attend, qui fait signe, de l'autre côté. C'est pour lui, destinataire sans nom et sans visage, qu'il faut aller jusqu'au bout de l'écriture. Pour le rencontrer et, chemin faisant, se rejoindre soi-même. Pour faire se lever un murmure, une autre voix, non plus la sienne alors, mais « *la voix de personne* » (E, 134), qui a « *tant de pouvoir* » et « *tant de douceur* ».

M. BRAUD et J. DE SERMET